



Introduction : Voix et parcours du féminisme dans les revues de femmes (1870-1970): Introduction

Laura Fournier-Finocchiaro, Liviana Gazzetta, Barbara Meazzi

► To cite this version:

Laura Fournier-Finocchiaro, Liviana Gazzetta, Barbara Meazzi. Introduction : Voix et parcours du féminisme dans les revues de femmes (1870-1970): Introduction. Laboratoire italien. Politique et société, 2021, 26, pp.1-9. 10.4000/laboratoireitalien.6890 . hal-03602405

HAL Id: hal-03602405

<https://hal.science/hal-03602405>

Submitted on 9 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Laboratoire italien

Politique et société

26 | 2021

Voix et parcours du féminisme dans les revues de femmes (1870-1970)

Introduction

Laura Fournier-Finocchiaro, Liviana Gazzetta et Barbara Meazzi



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/laboratoireitalien/6890>

DOI : 10.4000/laboratoireitalien.6890

ISBN : 979-10-362-0480-7

ISSN : 2117-4970

Traduction(s) :

Introduzione - URL : <https://journals.openedition.org/laboratoireitalien/6895> [it]

Éditeur

ENS Éditions

Ce document vous est offert par Université Grenoble Alpes



Référence électronique

Laura Fournier-Finocchiaro, Liviana Gazzetta et Barbara Meazzi, « Introduction », *Laboratoire italien* [En ligne], 26 | 2021, mis en ligne le 06 juillet 2021, consulté le 09 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/laboratoireitalien/6890> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/laboratoireitalien.6890>

Ce document a été généré automatiquement le 19 octobre 2021.



Laboratoire italien – Politique et société est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Introduction

Laura Fournier-Finocchiaro, Liviana Gazzetta et Barbara Meazzi

Nous tenons à remercier Béatrice Piel qui s'est chargée de la relecture des traductions françaises de ce numéro, ainsi que le Laboratoire d'études romanes de l'Université Paris 8 pour sa contribution financière.

Nello stimarci e nell'amarci sta forse la più potente molla per il nostro risollevarmento morale. Fummo tanto divise e per lungo tempo abituate a non istimarci, a non amarci come sorelle, e a gareggiare solo per il lusso delle vesti e degli ornamenti più vani, che è una necessità che ci uniamo, e siamo tutte legate per conquistare i nostri diritti e per congiurare contro chi ci vorrebbe oppresse, e per farci forti nel sostenere i nostri doveri di cittadine e di madri di famiglia.¹

- Ce numéro de *Laboratoire italien* naît de la conviction que les recherches sur le premier mouvement politique des femmes en Italie méritent d'être élargies, d'autant plus si on le considère dans son rapport avec l'horizon du féminisme européen de la même époque. Dans la plupart des synthèses historiques produites au niveau international, l'attention portée à la réalité italienne et à ses connexions transnationales est plutôt faible, comme si on avait voulu projeter sur le mouvement féministe l'ombre des contradictions que le pays a dû affronter lors du processus de construction de la nation² ; par ailleurs, la circulation des études est entravée par une série de spécificités, étroitement liées aux choix politiques et culturels de l'historiographie italienne qui a traité ces questions au cours des quarante dernières années. Le fait le plus marquant est peut-être que parmi les chercheuses et les chercheurs italiens, contrairement à ce qui s'est passé dans l'historiographie d'autres pays, on a constaté une certaine résistance à l'encontre de la catégorie « féminisme » pour désigner les mouvements des femmes entre le XIX^e et le XX^e siècle, et c'est plutôt le terme d'*émancipationnisme* qui s'est imposé. En réservant le terme de *féminisme* aux seuls phénomènes des années 1970, l'historiographie italienne a surtout eu tendance à souligner les caractéristiques spécifiques de la « deuxième vague féministe », lorsque le mouvement des femmes a revendiqué comme horizon celui de la libération, réduisant celui de la « première vague » à la revendication des droits. Il est évident que, sous cet angle, qui renvoie à une contestation structurelle du patriarcat, y compris dans ses éléments historico-anthropologiques, l'opposition entre *émancipationnisme* et *féminisme*

découle de l'expérience historique représentée par la deuxième vague du mouvement des femmes.

- 2 Peut-on alors définir comme « féminisme » l'ensemble des réflexions, des initiatives et des débats exprimés par le mouvement pour l'émancipation des femmes dès la seconde moitié du XIX^e siècle ? Et ce terme peut-il être correctement utilisé pour désigner certaines expériences de la seconde moitié du XX^e siècle ayant précédé la grande vague des années 1970 ? Convaincues du fait que la réponse peut être pragmatiquement affirmative, nous proposons ici d'adopter le point de vue de Karen Offen, qui a défini le concept de féminisme comme « la réponse, critique et circonstanciée, à la subordination systématique et délibérée des femmes en tant que groupe aux hommes en tant que groupe, dans un environnement culturel donné »³. Cette définition intentionnellement large et aux déclinaisons multiples, mais certainement pas illimitées, qui s'intéresse aux processus déclenchés par l'instance critique plutôt qu'aux mots d'ordre, nous a permis de focaliser notre attention sur les revues qui ont surgi au sein des mouvements et des groupes italiens en l'espace d'un siècle environ.
- 3 On sait qu'entre le XIX^e et le XX^e siècle, le féminisme a trouvé son espace naturel dans une série de périodiques et de revues, qui ont été son principal instrument de débat et de rassemblement ; il semble possible d'affirmer, comme il ressort de la contribution publiée ici par Liviana Gazzetta, que dans leur phase initiale, les périodiques ont joué un rôle crucial dans les relations avec les organismes du féminisme international, en quelque sorte en se substituant aux structures associatives encore absentes en Italie⁴. Même sous le gouvernement de Giovanni Giolitti, alors que les groupes opérant dans le domaine social prolifèrent et que trois organismes nationaux se consolident (Consiglio nazionale delle donne italiane, Unione femminile nazionale, Associazione per la donna), le mouvement peut compter sur un large éventail d'initiatives de presse. Ce n'est pas un hasard si les mouvements féminins de tout l'Occident ont, sur le long terme, privilégié ce mode de communication : le rôle fondamental que les revues féminines et féministes ont joué a été de permettre aux femmes de devenir les auteures de leurs analyses et de leurs réflexions ; souvent, l'objectif principal, au-delà des différences sur le plan idéal ou idéologique, a été précisément de faire en sorte que la pensée et les productions féminines soient accueillies, débattues et diffusées. Comme l'explique Françoise Collin, fondatrice des *Cahiers du GRIF* en 1973, le mouvement avec ses instruments « [...] en faisant accéder les femmes au statut d'actrices de leur propre existence et de l'existence collective a modifié les conditions et le sens de la transmission qu'elles assument, et plus particulièrement de la transmission entre femmes »⁵.
- 4 Dans ce même article, Françoise Collin distingue significativement le « féminisme d'hier » du « féminisme d'aujourd'hui », pour désigner les deux grandes vagues du phénomène dans son ensemble. C'est dans ce sens que nous pensons qu'il est possible de parler de premier et de second féminisme, sans pour autant évacuer du lexique historiographique la richesse des significations liées à l'émancipation. En fait, cette ambivalence entre émancipation et féminisme semble appartenir aux sources mêmes du mouvement des femmes. Aux origines, le terme le plus utilisé est sans doute celui d'*émancipation*, qui se répand dans le monde occidental, comme on le sait, en tant qu'emprunt à la lutte abolitionniste contre l'esclavage ; en Italie, l'expression « *risorgimento* des femmes » a également été souvent utilisée, notamment dans la première phase. Le terme *féminisme* commence à se répandre au milieu des années 1890

et devient largement dominant à l'époque de G. Giolitti, et sera décliné sous différentes formes, du féminisme chrétien des catholiques dissidentes au féminisme pratique de l'Unione femminile nazionale, pour ne citer que deux exemples. Cela n'impliquera toutefois pas la disparition du terme d'*émancipation*, notamment dans les journaux de l'aire socialiste, anarchiste et communiste, où il était utilisé pour désigner globalement les changements que le féminisme voulait atteindre⁶.

- 5 L'entrelacement entre ces catégories différentes émerge clairement des revues du premier féminisme que nous présentons dans ce dossier : c'est le cas, par exemple, de *L'Alleanza*, un périodique publié entre 1906 et 1911, étudié ici par Tiziana Pironi. Malgré les idées socialistes de sa directrice, le journal avait été conçu comme un point de référence pour les femmes de différents courants, à commencer par celles des comités pro-suffrage. Dans la revue, les occurrences de *féministe* et *féminisme* sont assez nombreuses, tandis que le terme *émancipation*, moins répandu, renvoie généralement aux objectifs globaux, aux buts vers lesquels tendent les féministes. La terminologie utilisée par la revue *l'Unione Femminile*, organe de presse de l'Unione femminile nazionale (1901-1905), étudié ici par Graziella Gaballo, n'est pas très différente, associant le féminisme pratique susmentionné à un engagement fort en faveur du suffrage.
- 6 Une distinction nette entre émancipationnisme et féminisme ne semble pas utile non plus par rapport à un autre ordre de problèmes, plus directement liés à la nature du changement invoqué par les protagonistes du mouvement. Contrairement à ce que le terme d'*émancipation* semble indiquer, par opposition à celui de *féminisme*, la complexité des motivations et des batailles entre le XIX^e et le XX^e siècle n'est pas uniquement imputable à des revendications juridico-politiques. Comme le montrent les articles du dossier, ce ne sont ni le thème du suffrage, ni celui de l'égalité juridique qui catalysent les réflexions ou les initiatives, pas même dans les relations transnationales : à partir de l'analyse des premières années de vie du périodique *La Donna* de Gualberta Alaide Beccari, on peut observer la centralité de certaines questions de nature socioculturelle, comme la lutte contre la prostitution réglementée et la paix. En dépit d'un langage un peu sentimental et romantique, la fonction révolutionnaire de l'éducation et du travail des femmes est largement mise en avant, et la campagne pour l'émancipation des femmes a pour nombre d'entre elles un lien structurel, quoiqu'indirect, avec la question sociale. Sans parler du fait que, depuis les années 1870, à côté d'une aire politique idéaliste d'empreinte *democratica* et radicale, qui correspond à l'initiative de Gualberta Beccari et d'Anna Maria Mozzoni, apparaît une tendance modérée, totalement étrangère à la perspective politique, favorable toutefois à une émancipation « non exagérée »⁷. Et bien qu'initialement unies par la référence essentielle aux valeurs du Risorgimento et à un nouveau rôle générique des citoyennes italiennes, dès le début, sur la question du vote, il existe de profonds désaccords. Même lorsque, à partir de 1888, avec le Conseil international des femmes (CIF), naissent les premiers organismes internationaux engagés dans le suffragisme, la bataille pour le vote est toujours conçue dans une perspective plus large de transformation de la société, avec un sens pré-politique et souvent palingénésique. L'émancipation des femmes ne pouvant se faire sans une transformation de la famille, c'est sur la question de la conception des rôles dans le noyau familial et de la maternité, en particulier, que se jouera à long terme une grande partie du débat des mouvements de femmes.

- 7 S'il existe une sphère politico-idéologique dans laquelle il a été clairement ardu d'adopter la catégorie de féminisme pour se référer au mouvement des femmes, c'est sans aucun doute celle du socialisme de matrice marxiste : l'expression « question féminine » a servi à identifier l'ensemble des problèmes et des revendications, y compris la question de la lutte du prolétariat contre les classes dominantes. Constamment, pendant un siècle environ, le socialisme orthodoxe d'abord, puis le communisme ont, d'une part, sévèrement critiqué le féminisme comme un phénomène bourgeois, porteur d'une perspective interclassiste inacceptable et, d'autre part, ont préféré parler d'émancipation des femmes comme objectif de la lutte, mais surtout comme l'effet attendu de la révolution socialiste. L'absence de linéarité dans la réflexion sur la condition féminine au sein de la Deuxième Internationale et les relations difficiles entre le mouvement socialiste et les organisations féministes sont d'ailleurs bien connues : l'introduction d'objectifs féministes dans le programme socialiste avait pour but de soustraire des adhérentes au mouvement des femmes, plutôt que de le soutenir ; par ailleurs, il existait une profonde rivalité entre les partisans du féminisme et les politiciens sociaux-marxistes. En particulier, sur la question du vote, s'appuyant sur l'opposition à toute limitation du suffrage basée sur le revenu, tant le SPD que le Parti travailliste et le Parti socialiste italien (PSI) n'ont inclus que tardivement et non sans difficulté le suffrage des femmes dans leurs programmes politiques avant la Grande Guerre. En Italie, comme l'a observé Michela De Giorgio, « l'accusation de *bourgeoisisme* qui a pesé sur le féminisme au début du siècle (le jugement est partagé par les socialistes, les communistes et les fascistes) a certainement contribué à affaiblir la mémoire historique du féminisme dans l'Italie libérale »⁸.
- 8 Pourtant, la réalité concrète de la mobilisation des femmes socialistes, telle qu'elle ressort des recherches sur le début du XX^e siècle, semble bien différente. Par exemple, dans les pages du périodique *La Difesa delle Lavoratrici* (1912-1925), fondé par Anna Kuliscioff et étudié ici par Fiorenza Taricone, il ressort que les principales représentantes et sympathisantes du socialisme de l'époque ont traité les questions féministes de manière très large : si l'organisation et la propagande politique sont restées les pierres angulaires de la revue, celle-ci a tenté d'éduquer les femmes en se concentrant sur leurs problèmes concrets tels que le travail, le labeur quotidien, les soins et la garde des enfants. C'est après la mort de Linda Malnati (1855-1921), qui avait servi de lien entre l'intransigeance de classe et les associations féminines dans le domaine socialiste, qu'il devient plus difficile pour les socialistes militantes de maintenir un point de rencontre pour échanger leurs idées et leurs propositions d'organisation autonome, et d'établir des relations avec des mouvements et associations en dehors du PSI. Les expériences éphémères des revues de femmes anarchistes, évoquées ici par Laura Fournier-Finocchiaro, qui reproduit des extraits tirés de *La donna libertaria* (1912-1913) et de *L'Alba libertaria* (1915), font état des mêmes difficultés. Les femmes journalistes, qui tentent à la fois d'exposer au public féminin les grands principes de l'anarchie, et de développer des réflexions sur des problèmes spécifiquement féminins, comme le contrôle des naissances par la contraception ou la prostitution, n'arrivent pas à maintenir des organes de presse autonomes et se heurtent à l'antiféminisme des militants.
- 9 À la fin des années 1910, à l'aube de la Troisième Internationale, les revendications des femmes deviennent de plus en plus invisibles. L'Internationale communiste, comme le

note Patrizia Gabrielli⁹, avant de demander à ses sympathisants, hommes et femmes, de s'engager dans la lutte contre le fascisme, invite les femmes à faire *tabula rasa* des expériences féministes des années précédentes et dont il était beaucoup question dans les revues, en insistant sur la primauté de la lutte des classes sur les revendications émancipatrices et féministes. Au nom de l'égalité des hommes et des femmes face à l'exploitation des patrons, la voix des femmes est alors étouffée, et les appels au rassemblement sont clairement instrumentalisés dans un objectif anticapitaliste d'abord, et antifasciste ensuite. L'analyse de la revue communiste *Compagna*, réalisée par Barbara Meazzi pour la période 1922-1925, illustre bien la volonté du périodique de se présenter comme une tribune pour le bureau central du parti et comme un instrument de propagation de la révolution communiste. Toutefois, pour mener à bien l'éducation des travailleuses, la revue énonce déjà les fondements de la lutte pour l'émancipation, comme la conquête du droit au travail productif pour l'indépendance économique des femmes, la réalisation de leur liberté et de leur dignité.

- 10 L'expérience de la revue *La Chiosa* (1919-1927), fondée à Gênes par Flavia Steno et étudiée ici par Valeria Iaconis, illustre la position inévitablement excentrique d'un périodique qui voulait réfléchir sur les objectifs et les contenus du féminisme pendant les premières années du régime fasciste. *La Chiosa*, qui se dit « fière » et « belliqueuse », n'a jamais réussi à atteindre l'indépendance économique, mais a proposé un large éventail de sujets et de genres pour alimenter le débat sur la féminité et sur le rôle des femmes dans le tissu social. Si l'hebdomadaire affirme son anti-suffragisme et ne remet pas explicitement en cause la culture de la maternité, il promeut toutefois l'affirmation féminine, en mettant en lumière les réussites des femmes au niveau international et national, et donne une certaine visibilité aux théories néo-malthusiennes sur le contrôle des naissances et au débat sur la conciliation entre la domesticité et le travail des femmes.
- 11 Après 1925, le régime a tout fait pour que les revendications des femmes deviennent invisibles : la culture fasciste relègue les Italiennes au rôle de bonnes épouses et de mères prolifiques fidèles à leur mari, à leur pays et à Mussolini. « Femmes fascistes : vous devez être les gardiennes des foyers », déclare en 1937 le Duce, les invitant par ailleurs à être de fidèles collaboratrices du régime¹⁰. Comme le rappelle Patrizia Dogliani, la politique fasciste vise, dès le début, à montrer et à démontrer l'infériorité biologique des femmes, et tente de limiter leur sphère d'influence dans les domaines public et politique, malgré la loi de 1925 devant leur permettre d'accéder au vote aux élections municipales (un projet très vite rendu vain par la réforme de l'administration des municipalités) : « Si demain la femme aime son mari, elle vote pour lui, pour son parti. Si elle ne l'aime pas, elle a déjà voté contre lui ! »¹¹ Plusieurs journaux féminins voient le jour pendant la période fasciste¹², qui pour certains sont en infraction au conformisme général, en proposant des modèles féminins profondément différents de ceux du régime. Par exemple, l'*Almanacco della donna italiana* (1920-1943) n'acceptait pas toujours la primauté de la femme au foyer, ni la condamnation du travail non domestique, et revendiquait au contraire le rôle intellectuel des femmes. Le régime fasciste s'attacha globalement à diviser les femmes selon leur classe et leur fonction, et les enrôla de manière rigide dans ses organisations, en particulier les faisceaux féminins ; il tenta même de développer un certain « féminisme latin »¹³, mais l'ambivalence dont faisaient preuve les dirigeants fascistes concernant l'implication des

femmes dans la sphère publique empêcha la majorité des femmes d'acquérir une conscience politique de leur propre rôle.

- 12 Même après la chute du fascisme, la condamnation à l'invisibilité pesa longtemps sur les femmes. Teresa Noce, qui avait pourtant consacré toutes ses énergies et sa vie à la lutte communiste et antifasciste avec courage, ténacité et obstination, déclarait dans les années 1950 qu'elle avait toujours refusé de séparer la question féminine de la question sociale¹⁴. Ce n'est que dans la décennie suivante que les femmes non organisées dans des structures de masse retrouveront une certaine visibilité, probablement encouragées par certaines revues. On ne peut nier l'importance d'une publication telle que *Noi donne* (1944-1990), l'organe de presse de l'Unione donne italiane (UDI)¹⁵, qui se présente comme un magazine féminin, parle de couture et d'éducation des enfants, montre des photos d'actrices belles et souriantes, et en même temps évoque avec beaucoup d'insistance l'importance de l'égalité des droits des hommes et des femmes. En revenant à une conception émancipationniste, toutefois, *Noi donne* prend en quelque sorte ses distances par rapport à la presse qui gravitait autour du Parti communiste italien (PCI), en faisant preuve d'une nouvelle sensibilité sur la question du rapport entre le personnel et le politique. Comme le signale l'article de Chiara Martinelli, qui conclut ce premier dossier consacré aux revues féministes, le bimensuel de l'UDI réserve au mouvement étudiant une approche plus multiforme et plus précise que le quotidien du PCI, *L'Unità*. À l'instar des revues féministes apparues après la naissance des premiers partis ouvriers, *Noi donne* développe des approches plus hétérodoxes par rapport à une logique de l'affrontement centrée sur la dialectique bourgeoisie-prolétariat. La conscience de l'importance d'une action politique et sociale visant à résoudre les problèmes relatifs à la sphère personnelle s'affirme bientôt dans les publications néo-féministes, comme le montrent les exemples d'*Effe* et de *Sottosopra* qui inaugurent les nouveaux projets éditoriaux de la « deuxième vague », et qui feront l'objet d'un second dossier consacré aux revues féministes italiennes des années 1970 à nos jours.
- 13 Afin de donner un premier aperçu des nouvelles problématiques qui animent les revues féministes depuis les années 1970 et d'ouvrir vers ce prochain volet de notre travail, nous publions, en complément du dossier, un entretien avec Monica Lanfranco, directrice de *Marea*, réalisé par Francesca Sensini. Fondée à Gênes en 1994, la revue naît après l'essoufflement des périodiques qui avaient contribué à la diffusion du féminisme italien et international, comme *Effe*, *DWF*, *Lapis*, *Grattacielo*. Malgré sa position excentrée dans le panorama du mouvement féministe et de l'édition italienne (par rapport aux villes de Turin, Milan, Rome et Bologne), *Marea* se distingue par ses questionnements engagés sur les grands thèmes qui divisent, comme le multiculturalisme, l'écoféminisme, la prostitution et la GPA. Son expérience témoigne du rôle pluriséculaire des revues féministes, qui ont permis d'ouvrir des espaces de médiation et de confrontation, et ont donné aux femmes des moyens d'expression et de dialogue, parfois conflictuel, mais toujours performatif. Cette ouverture aux réalités plus contemporaines, qui suppose aussi de donner voix à la pluralité du féminisme actuel, se poursuivra au prochain numéro. Elle nous semble d'autant plus cruciale que ce double dossier a pris forme dans un moment tout particulier d'effervescence féministe, comme en témoignent l'ampleur, la vitalité et le caractère multiforme des publications féministes aujourd'hui.

NOTES

1. A. Butti, « Ad Annamaria Mozzoni (sonetto) », *La Donna* (Venise), 18 octobre 1876.
2. À titre d'exemple, nous signalons ici les principales synthèses : J. L. Chapman, *Gender, Citizenship and Newspapers: Historical and Transnational Perspectives*, Londres, Palgrave Macmillan, 2013 ; A. T. Allen, *Feminism and Motherhood in Western Europe, 1890-1970: The Maternal Dilemma*, New York, Palgrave Macmillan, 2005 ; G. Bock et P. Thane éd., *Maternity and Gender Policies: Women and the Rise of the European Welfare States, 1880s-1950s*, Londres, New York, Routledge, 1994 ; K. M. Offen éd., *Globalizing Feminisms, 1789-1945*, Londres, New York, Routledge, 2010 ; Id., *Les féminismes en Europe, 1700-1950 : une histoire politique*, G. Knibiehler trad., Rennes, Dinan, Presses universitaires de Rennes, Terre de brume, 2012 ; S. Paletschek et B. Pietrow-Ennker, *Women's Emancipation Movements in the Nineteenth Century: A European Perspective*, Stanford, Stanford University Press, 2003 ; C. Daley et M. Nolan éd., *Suffrage and Beyond: International Feminist Perspectives*, New York, New York University Press, 1994. Sur des positions différentes : M. Baumeister, P. Lenhard et R. Nattermann éd., *Rethinking the Age of Emancipation: Comparative and Transnational Perspectives on Gender, Family, and Religion in Italy and Germany, 1800-1918*, New York, Oxford, Berghahn Books, 2020.
3. K. M. Offen, *Les féminismes en Europe, 1700-1950*, op. cit., p. 50.
4. La première association structurée du premier féminisme italien a été la Ligue pour la promotion des intérêts des femmes, née en 1881 ; à ce sujet, nous renvoyons aux études d'A. Buttafuoco, *Cronache femminili: temi e momenti della stampa emancipazionista dall'Unità al fascismo*, Arezzo, Università degli Studi di Siena, 1988 et « Vie per la cittadinanza. Associazionismo politico femminile in Lombardia tra Otto e Novecento », dans A. Gigli Marchetti et N. Torcellan éd., *Donna lombarda: 1860-1945*, Milan, Franco Angeli, 1992, p. 21-45.
5. F. Collin, « Histoire et mémoire ou la marque et la trace », *Recherches féministes*, vol. VI, n° 1, 1993, p. 13.
6. La question lexicale a été examinée très précisément par Perry Willson, dans son article « Confusione terminologica: "femminismo" ed "emancipazionismo" nell'Italia liberale », *Italia contemporanea*, n° 290, 2019, p. 209-229.
En ligne : [http://ojs.francoangeli.it/_ojs/index.php/icoa/article/download/8296/442] (consulté le 10 juin 2021).
7. Nous utilisons ici l'expression de Caterina Percoto qui, une fois nommée inspectrice dans les écoles féminines de la Vénétie, depuis peu rattachée au royaume d'Italie, écrit dans une note qu'elle ne partage que partiellement les opinions des « émancipatrices modernes » et de leurs soutiens, « dont la partie exagérée me fait souffrir, et il me semble non seulement qu'elles sont peu utiles à l'avancée de la cause, mais même qu'elles contribueraient à la faire reculer » : C. Percoto, *Appunti*, manuscrit conservé à la Biblioteca civica d'Udine, fonds Percoto, ms. 4104/7 ; à ce propos, voir également L. Gazzetta, « Figure e correnti dell'emancipazionismo post-unitario », dans N. M. Filippini éd., *Donne sulla scena pubblica: società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, Milan, Franco Angeli, 2006, p. 138-177 et N. M. Filippini, « Amor di patria e pratiche di disciplinamento: Erminia Fuà Fusinato », dans M. T. Mori, A. Pescarolo,

- A. Scattigno et S. Soldani éd., *Di generazione in generazione: le italiane dall'Unità a oggi*, Rome, Viella, 2014, p. 73-85.
8. M. De Giorgio, *Le italiane dall'Unità a oggi: modelli culturali e comportamenti sociali*, Bari, Laterza, 1992, p. 499. Notre traduction.
9. P. Gabrielli, *Fenicotteri in volo: donne comuniste nel ventennio fascista*, Rome, Carocci, 1999, p. 46.
10. B. Mussolini, *Dizionario mussoliniano: 1500 affermazioni e definizioni del Duce su 1000 argomenti*, B. Biancini éd., Milan, Hoepli, 1940, p. 66.
11. P. Dogliani, *Il fascismo degli italiani: una storia sociale*, Turin, UTET, 2008, p. 121. Nous traduisons.
12. S. Bartoloni, « Il fascismo femminile e la sua stampa: la *Rassegna Femminile Italiana* (1925-1930) », *Nuova DWF*, n° 21, 1982, p. 143-161 ; R. Sassano, « Camicette Nere: le donne nel Ventennio fascista », *El Futuro del Pasado*, vol. VI, 2015, p. 253-280. En ligne : [<http://dx.doi.org/10.14516/fdp.2015.006.001.011>] (consulté le 12 juin 2021).
13. V. De Grazia, « Femminismo latino. Italia 1922-1945 », dans D. Gagliani et M. Salvati éd., *La sfera pubblica femminile: percorsi di storia delle donne in età contemporanea*, Bologne, CLUEB, 1992, p. 137-154.
14. A. Tonelli, *Nome di battaglia Estella: Teresa Noce, una donna comunista del Novecento*, Florence, Le Monnier, 2020, p. 104-105.
15. En 2003, l'association a changé de nom pour devenir Unione Donne in Italia.

AUTEURS

LAURA FOURNIER-FINOCCHIARO

Université Paris 8 • Laura Fournier-Finocchiaro est maître de conférences, habilitée à diriger des recherches, au département d'italien de l'université Paris 8. Elle a publié deux monographies (sur Giosuè Carducci et Giuseppe Mazzini) et dirigé une douzaine d'ouvrages collectifs sur les représentations de la nation en Italie et en Europe, sur l'exil politique au XIX^e siècle, sur le républicanisme italien (*La république en Italie (1848-1948) : héritages, modèles, discours*, avec J.-Y. Frégné et S. Tatti, *Laboratoire italien*, n° 19, 2017), et les relations franco-italiennes. Elle a récemment entrepris des recherches sur la participation des femmes italiennes au Risorgimento et sur les écrits en faveur de l'émancipation des femmes lors de la période du premier féminisme italien.

LIVIANA GAZZETTA

Institut pour l'histoire du Risorgimento italien, comité de Padoue • Liviana Gazzetta a soutenu sa thèse de doctorat en histoire sociale européenne à l'université Cà Foscari de Venise. Elle est professeure de lycée et a donné des cours d'histoire des femmes à l'université de Venise. Son activité de recherche s'est développée principalement dans le domaine de l'histoire des mouvements féminins à l'époque contemporaine. Sur ces thèmes, elle a publié divers articles et quelques monographies, dont notamment *Orizzonti nuovi: storia del primo femminismo in Italia*

(1865-1925) en 2018. Elle est présidente de l'Institut pour l'histoire du Risorgimento italien de Padoue.

BARBARA MEAZZI

Université Côte d'Azur • Barbara Meazzi est professeure de littérature et civilisation italiennes à l'université Côte d'Azur et membre du Centre de la Méditerranée Moderne et Contemporaine (CMMC). Elle travaille sur le futurisme italien et plus généralement sur les avant-gardes. Elle a publié de nombreuses études (parmi lesquelles *Le futurisme entre l'Italie et la France : 1909-1919*, Université de Savoie, 2010 ; *Il fantasma del romanzo : le futurisme italien et l'écriture romanesque (1909-1929)*, Presses universitaires Savoie Mont Blanc, 2021), quelques traductions (par exemple Félix Fénéon, *Cento novelle in tre righe*, Babbomorto Editore, 2020), des éditions de textes (Hélène d'Ettingen, *Journal d'une étrangère : chroniques de guerre et d'amour, 1914-1918*, Éditions Le Minotaure, Archives artistiques, 2016). Elle s'est intéressée à la production des néo-avant-gardes, en Italie et en France, et aux écritures féminines (entre autres, elle a dirigé, avec Manuela Bertone, le volume *Curiosa di mestiere: saggi su Dacia Maraini*, Edizioni ETS, 2017).